

Marcel Mauss (1926)

**« Connexions et convergences.
Le point de vue comparatif.
Critique interne de
la “ légende d’Abraham ”.»**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1926)

“ Connexions et convergences. Le point de vue comparatif. Critique interne de la “ légende d’Abraham ”. ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1926), « Connexions et convergences. Le point de vue comparatif. Critique interne de la “ légende d’Abraham ”. » Extrait des Mélanges offerts à M. Israël Lévi, par ses élèves et ses amis à l’occasion de son 70^e anniversaire, *Revue des études juives*, 82, 1926, pp. 35 à 44. Paris. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 527 à 536). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 9 octobre 2002
réalisée à Chicoutimi, Québec.



“ Connexions et
convergences le point de vue
comparatif
Critique interne de la
« légende d'Abraham »
par Marcel Mauss (1926)

Marcel Mauss (1926), « Connexions et convergences. Le point de vue comparatif. Critique interne de la “ légende d'Abraham ”. » Extrait des Mélanges offerts à M. Israël Lévi, par ses élèves et ses amis à l'occasion de son 70e anniversaire, *Revue des études juives*, 82, 1926, pp. 35 à 44. Paris. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 527 à 536). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun.

Ni M. Hubert ni nous ¹ n'avons jamais été prisonniers de cette méthode d'excessive critique, au fond rationnelle et subjective, dont les critiques du texte biblique ont étendu l'empire jusqu'à la tradition même quand elle n'était invraisemblable qu'à leurs yeux. Or, par un naturel et curieux retour de balancier, on revient de cette méthode. De nombreux auteurs ² s'accordent maintenant à reconnaître des fondements historiques à d'importantes parties de la tradition, même à celles de la Genèse (après le chap. X). Les travaux de

¹ Voir notre « Essai sur le sacrifice », *Année sociologique*, 2.

² Lods, « La tradition orale », etc., *Rev. de l'histoire des religions*, 1924.

A. T. Clay ¹ en particulier restaurent ce prestige. Même des travaux hyper-critiques comme les hypothèses, étayées de quelques documents égyptiens, de R. Weill ² sur l'établissement des Hébreux en Palestine sont un hommage détourné à cette historicité.

Nous ne prétendons pas apporter d'autres arguments en ce sens, mais nous voudrions examiner, à la lumière de comparaisons sociologiques et archéologiques, et en vertu de simples représentations historiques, si est vraisemblable le tableau classique qu'ont fait de la vie des Hébreux avant Moïse les écoles critiques, toutes imprégnées de rationalisme romantique et persuadées que leur dialectique philologique pouvait reconstituer la vérité historique. Les Hébreux d'avant l'entrée en Égypte, ceux qui en sont sortis sont, croit-on, des nomades du désert, des Bédouins contemplant leur Dieu unique opposé aux mille idoles des villes. On sait les belles pages romanesques que Renan a écrites sur ce point. Et même M. Meillet, dans un travail récent sur le conservatisme linguistique des Sémites, revenait à ce point de départ ³. Rien de plus gratuit que cette hypothèse de Sémites purs vivant exclusivement hors d'une grande civilisation. Nous voudrions, par un simple examen de critique interne, présenter un autre côté des faits ⁴.

La vie d'Abraham se passe entre Ur des Chaldéens, une très grande ville où il est né, dont il sort, le Haran où son père Terah ([mot en grec dans le texte] des Sept.) meurt, Canaan, où il rentre à 75 ans et dont il repart avec tous ses biens (équipements d'armée, en particulier chevaux) (assyriens, *Rukusuj*, avec Lot, fils de son frère, avec sa sœur-femme Sara, etc. Ils vont en Égypte, Lot et lui, en reviennent pleins de richesses (cheptel et esclaves). Le pays est trop petit pour eux. Ils se divisent. Abraham reste sous la tente, autour de Béthel et de Mamré. Cependant Lot s'installe dans les « villes de la plaine » (Sept.), ou plutôt « aux portes de » (Hébr.) Sodome, où, première légende, il est pris par le roi d'Elam, etc. ⁵, pour être délivré par Abraham et ses trois cent dix-huit serviteurs « nés de sa maison ». Lot reste dans Sodome, dont on connaît l'histoire. Cependant Abraham, qui ne réside pas toujours au désert, renouvelle avec Abimélech, le Philistin de Guérar, la supercherie qu'il a commise déjà à l'égard du Pharaon, quand il faisait passer Sara, qui était sa sœur et sa femme,

¹ A.T. Clay, *The Origins of Biblical Traditions*, 1923.

² « L'établissement des Israélites en Palestine », *Rev. de l'histoire des religions*, 1923-1924.

³ Séance Ernest Renan, *Journal de psychologie*, 1924.

⁴ Il ne serait pas difficile d'écrire un volume à propos des nombreux commentaires de tous ordres dont les quelques documents que nous allons étudier ont été l'objet. L'eschatologie biblique et la légende des patriarches sont parmi les plus riches sujets. Nous faisons grâce à notre maître, M. Israël Lévi, même d'une bibliographie de Dictionnaires de la Bible.

⁵ Le texte des Septante est ici très différent et beaucoup plus détaillé que celui de la *Genèse*.

pour n'être que sa sœur ¹. Aux Hittites d'Hébron il achète le champ de son sépulcre à lui et à Sara et le paye quatre cents sicles d'argent ayant cours entre marchands ambulants ². Plus tard il envoie son dévoué serviteur chercher Rébecca. Celle-ci, fille de Nacor, frère d'Abraham (mariage d'ortho-cousins), vit dans une ville mésopotamienne, et les cadeaux de bijouterie sont princiers.

La légende d'Isaac et celle de Jacob et celle de Joseph se passent de même : au milieu d'Égyptiens, de Philistins, de Hittites, de Mésopotamiens, de ville en ville ; on ne tarit pas sur les richesses que les patriarches transportent, comme les cent sicles de l'autel de Sichem, ou celles que plus tard ils pillèrent dans cette ville.

Nous savons bien que ce n'était pas des sicles d'argent titré qui circulaient à Hébron et à Sichem ; ils n'ont commencé à être frappés que bien plus tard et il faut faire aux « rédacteurs » un gros crédit : ils ont largement anachronisé. Cependant, peut-être pas tant qu'on ne croit ; et peut-être ont-ils mieux conservé la tradition qu'on ne dit. Au point de vue de la critique interne, il n'y a rien d'invraisemblable en tout ceci.

Le milieu que dépeint la légende est certainement celui où s'est mue la société qui a pris le nom d'Israël, même avant d'avoir « traversé » le Jourdain. Quand ? La date importe peu. Qu'on fasse Abraham contemporain de telle ou telle dynastie de Mésopotamie ou d'Égypte, qu'on le fasse remonter aux dynasties légendaires qui rentrent en ce moment dans l'histoire, à la suite des fouilles de Kis et de Ur des Casdim, précisément, ou qu'on le fasse descendre jusqu'à la fin de l'Empire Moyen, le groupe qu'il conduit, quand il porte ses deux noms successifs, les groupes que conduisirent ses fils et petits-fils, même mythiques, tous voyagent dans le même milieu, vivent dans le même cadre, parfaitement certain. Les ancêtres d'Israël forment de vastes familles aussi nombreuses que des clans. Leur chef est une sorte de prince pasteur et guerrier, escorté de serviteurs nés de ses serviteurs. Chef, fils et serviteurs poussent leurs bestiaux vers les pâtures nécessaires. Mais en même temps aussi, ils entrent dans les villes ; en sortant, ils vont de l'une à l'autre ; ils y rentrent, ils y gardent de la famille, ils campent aux portes ou en bonne position sur les routes et les pistes. Alliés ou hôtes des rois Hittites, Philistins, Égyptiens, etc., ils combattent pour eux en mercenaires ou en vassaux ; plus tard ils combattront en maîtres. Équipés de chevaux et de chameaux, ils sont

¹ Sara chez Pharaon, *Gen.* XII, 11 sq.; Sara chez Abimélech de Guézar, *Gen.* XX, 12 sq. La même histoire est répétée à propos d'Isaac et de Rébecca et du même Abimélech. Sara est sœur de père et non de mère d'Abraham, Rébecca, cousine germaine par les pères, est également sœur de père.

² *Gen.*, XXIII, 16 : *ober lasoher*.

aussi des commerçants et des caravaniers, comme les Bédouins et les Touaregs de nos jours, ou comme Mahomet. L'aire géographique est très vaste ; mais elle est ceinte de villes, fondées dès le début du troisième millénaire et du quatrième millénaire sans doute, fortifiées dès le troisième millénaire, au nord, au sud, à l'est ; à l'intérieur, sur des pâtures riches, des mispapot, grandes familles d'agnats actives, fondent des tribus, des clans, et fournissent ici et là des chefs et des ancêtres à des sociétés définies. La légende étend leur action depuis l'Arabie jusqu'à l'Arménie méridionale et aux portes de l'Égypte et de la Mésopotamie. Leurs cousins, enfants d'Horus et d'Accadiens, avaient conquis déjà ces pays. Ces patriarches sont impliqués en toutes sortes d'affaires et d'intérêts politiques et matériels, on pourrait déjà dire financiers ¹.

Nous sommes très loin de sauvages comme les représentait Mac Lennan, ou de rustres comme les comprenait Renan. Au surplus, à notre avis, dès leur entrée dans l'histoire, même dès la plus ancienne langue sémitique qu'on puisse lire, même dès la souche qu'on en peut reconstituer, tout dans la civilisation sémitique marque un très haut avancement. Un riche vocabulaire technique, la relative usure des mots, qui ira jusqu'au trilitère et s'y arrêtera, l'extrême simplicité d'une syntaxe usée et non primitive, sur un terrain qui, d'Elam à Byblos et de Byblos à Abydos, se dévoile comme l'un des plus anciennement riches en choses, en hommes et en civilisation, et qui abonde encore maintenant en ruines éternelles, les Sémites, même ceux de la tente, ont toujours été des civilisés.



Est-ce à dire qu'ils n'aient pas en même temps gardé des traces importantes de leurs états antérieurs ? Ils ont été infiniment conservateurs en tout comme en matière linguistique.

Non seulement, suivant la belle découverte de Mrs. B. Seligman, un certain nombre d'actuelles tribus sémites ², ou plutôt très anciennement sémitisées du Tigre, en particulier, ont gardé une nomenclature de parenté classificatoire, signe indéniable de primitivité (où les parents sont classés en groupes et non pas individuellement) - non seulement d'importantes traces de

¹ Nous recommandons la lecture des travaux de M. Goldstein, pour la plupart parus dans *Globus*, de 1908 à 1914, sur l'ethnographie des Hébreux, et celle des beaux chapitres de E. Meyer, *Histoire de l'Antiquité*, § 320 sq.

² *Studies on Semitic Kinship* (London School of Oriental Studies), vol. III, vol. IV.

cette nomenclature subsistent dans toutes les langues sémitiques et dans la plupart des droits : par exemple, on se souvient que Lot est un frère pour Abraham, comme Milka est sa sœur, comme Rébecca est une sœur pour Isaac ; - mais encore on peut se figurer assez bien, à travers cette sorte de ballade édifiante qu'est la Légende des Patriarches, d'autres traits de vie assez primitive, qu'une longue vie urbaine ou le voisinage des villes n'a pas encore adultérée. En particulier leur vie pastorale ¹ est bien dépeinte par la tradition orale et plus tard écrite.

Les Hébreux, avant leur légendaire rentrée ou entrée en Égypte et encore plus après leur sortie également légendaire, furent, comme leurs cousins de Moab et d'Edom, des pasteurs. Chez tous ces peuples, ce genre de vie est plus qu'un métier : c'est une sorte de foi. Les Hébreux en ont fait une règle et une thèse morale. Ils en ont l'orgueil, ils dédaignent les autres nourritures, celles de la chasse d'Esau, père de leurs voisins, ils abominent les reptiles et la plupart des poissons et protègent le lait et les viandes de tout mélange et contact impurs jusque dans leur estomac. On a cherché des restes de totémisme dans les noms de Rachel la brebis, et de Léa la génisse, les deux mères d'Israël, de Juda et de Benjamin ². Il était aussi naturel d'y voir simplement des noms de pasteur et des cultes des bêtes qu'ils élèvent. Nous ne connaissons pas les cultes complets ni même les rites positifs dont ces bêtes étaient l'objet de la part des tribus ³. Nous ne connaissons que l'emploi de leur chair et de leur sang dans le sacrifice, celui de leurs cornes sur l'autel et les règles de l'abattage. L'adoration du veau n'était pas certaine. Mais nous sommes bien informés sur le culte négatif dont les bêtes étaient l'objet et en particulier sur les interdits puissants : par exemple le fameux précepte : « Tu ne cuiras pas l'agneau dans le lait de sa mère ». Un long passage de Maimonide ⁴ mériterait d'être ici

¹ Même les Sumériens, fondateurs de Kis, se conçoivent encore comme des pasteurs : témoins les belles plaques de cuivre appliquées et les palettes gravées représentant des vaches que des personnages sont en train de traire, etc. (III^e millénaire au moins).

² On reconnaît assez généralement qu'Israël est un nom artificiel. Cf. art. « Israël » dans Cheyne, *Encyclopaedia Biblica*. Le dernier travail sur cette question est celui de Sachse : « Der Ursprung des Namens Israël », *Zeitschr. f. Semitistik*, IV, p. 63, 69, contre Gaspari, *Zeitschr. f. Alttest. Wiss.*, 1914, etc. D'ailleurs, dans le même cycle, Abraham, Sara, changent également de nom. Pour ma part, je ne vois aucune difficulté linguistique à admettre l'étymologie Is-Rahel, et je ne vois de difficulté que dans le fait que les enfants de Rachel sont Joseph et Benjamin et non Israël. Mais ces changements de noms de phratrie à tribu, de tribu à nation, puis de nation à sous-section de nation sont chose normale et même souvent les meilleurs signes d'événements historiques. Il est possible que tout ceci cache des passés très lointains et très brouillés. En tout cas l'aspect de phratrie des descendants de Jacob est bien marqué par un trait de la légende, les enfants de Léa et ceux de Rachel vivant des deux côtés du Jourdain, au pays des pâtures à moutons et au pays des pâtures à vaches.

³ Voir Gen., XXX, XXXVII, sq., rite des verges ; cf. XXXI, 10.

⁴ *Guide des égarés*, Munk, II, pp. 398, 399. On sait que le Targoum d'Onkelos formulait déjà le principe sous forme générale et non pas restreinte aux seuls ovins, et que Philon (*De charitate*), considérait la coutume de Moab comme cruelle.

reproduit avec les commentaires de Munk. D'après d'anciennes traditions sabéennes, dont Maïmonide connaît l'existence mais ne peut retrouver le texte, la coutume d'Israël se serait opposée à celle des demi-paiens de Moab et d'Edom, qui ne craignent pas d'offenser la mère brebis en immolant son agneau le même jour qu'elle et chez lesquels on bouillait les chairs dans le lait du bétail. Cette ancienne interprétation me semble vraisemblable. Même le détail qui est donné : Israël aurait fait ici un choix intentionnel, il aurait voulu se distinguer de ces adorateurs d'autres dieux que du sien et de pasteurs de souche moins illustre et moins pure. Des institutions de ce genre se retrouvent dans un groupe nombreux de sociétés actuellement vivantes et riches, avec lesquelles nous pouvons comparer les Hébreux d'avant l'installation définitive de David dans la Cité des Jébusites.



Du Tigre et de l'Abyssinie à l'Ouganda s'étendent ici des sociétés sémitiques, là des sociétés de langues hamitiques (galla et autres), plus loin d'autres sociétés mixtes, de Gallas et nilo-tchadiens, plus loin d'autres sociétés mixtes encore de Nilo-tchadiens et de Bantous ¹. Ces deux derniers groupes de sociétés sont d'excellents représentants d'un type d'organisation sociale que nous proposons définitivement d'appeler composites ² et sur lesquelles nous avons souvent attiré l'attention. Elles sont normalement composées de plusieurs races ou groupes sociaux accolés les uns aux autres. Des sociétés de ce genre étaient extrêmement nombreuses dans l'Antiquité. Telles étaient la plupart des grandes masses de l'Inde, et l'Inde elle-même est encore de ce genre. Canaan avec ses Hébreux, ses Hittites, ses Phéniciens, ses Philistins, ses Égyptiens était une zone de peuplement extraordinairement mêlé ³. Israël fut, justement, toujours, peut-être sauf Juda après la disparition des Jébusites, une de ces sociétés qui toléraient d'être vassales ou d'avoir pour vassaux d'autres groupes sociaux qui lui étaient hétérogènes. La Syrie et la Palestine sont encore des sociétés de ce type et il faudra du temps avant qu'elles forment des nations. Mais revenons à nos Africains.

Un très grand nombre de peuples hamitiques vivent encore à la façon dont Israël vivait, à la fois caravaniers, cultivateurs, pasteurs, guerriers, le plus

¹ On connaît mal les sociétés mixtes de Hamites et de Bantous.

² Voir *Année sociologique*, nouvelle série, 1, sous Roscoe.

³ Ceci est bien démontré par le résultat des fouilles de Byblos et de Beisan.

souvent dédaignant la terre, nobles fils de noble race, ayant l'orgueil de leurs troupeaux, de leurs chevaux et de leurs chameaux, celui de leur alimentation, et le culte des chairs et du lait ¹. Mais lui sont surtout comparables les sociétés composites de Hamites et de nègres du Sud de l'Éthiopie et les sociétés composites de Nilo-Tchadiens et de Bantous ². Massai, Nandi, etc., et enfin, surtout, celles du Nord et de l'Ouest de l'Ouganda, dont les éléments non bantou : Bakitara (vulgo Banyoro), Banyankole, vivent, à notre avis et toute proportion gardée, comme Israël vivait au milieu des peuples qui n'avaient pas la même alliance que lui avec son dieu. Toute sorte de compositions se rencontrent. Ici l'élément bantou est plus ou moins assimilé : par exemple les Massai n'ont en rien altéré les Wandorobo, toujours agriculteurs ou artisans. Ailleurs, c'est la masse bantou qui a assimilé les conquérants (Bajenda). En général, l'élément bantou n'est pas pasteur dans ces régions ; exceptionnellement il garde ou même a le droit de garder quelques vaches ou des chèvres. Sédentaire, il habite dans les villes ; il en est de grandes au Nyoro (Bakitara), en Ouganda proprement dit et au Ruanda. Ils sont appelés souvent Ba-Hera, serfs. Les Bahuma, au contraire, sont des pasteurs nobles et dont le dernier est tout au moins libre : ils parcourent le pays ; ils fournissent la dynastie royale de filles pour ses harems, de partisans pour ses luttes intestines, de fonctionnaires pour l'administration des fiefs ; ils se divisent en districts, à la tête desquels les féodaux sont souvent rivaux du roi. M. Roscoe ³ a donné de tout ceci une excellente description. Seule la cour est sédentaire, et encore la famille royale est-elle mobile dans une certaine mesure. Les chefs, sorte de ducs, ou leurs représentants, sortes d'otages et de procureurs, s'y remplacent par prudence et par hommage. Les troupeaux du grand chef et du roi sont divisés suivant leurs couleurs : ainsi les chèvres picotées et les agneaux roux de Laban et de Jacob ⁴. Quoique les districts des pâtres soient déterminés ⁵, les propriétaires ont une sorte de droit général de mouvance sur toute la surface du pays.

Telle est, exactement décrite, la vie de ces Ba-huma (Nkole des Banyankole et Kitara des Bakitara). Ils ne se marient qu'entre eux. Cesser d'être pasteur, c'est déroger. Le nombre des aliments consommés en dehors et surtout hors du lait est très faible. Autrefois, il était interdit aux serfs d'avoir du bétail et de consommer du laitage, sauf dans certaines conditions.

¹ Pour les Touaregs et les Nilo-Tchadiens arabisés, voir Goldstein in *Globus*, 1912.

² Pour l'extension de tous ces clutes du lait en Afrique chez les Bantous pasteurs et Hottentots en particulier, voir Frazer, *Folklore de l'Ancien Testament* (Abrégé), p. 322 et suiv., avec de nombreux faits baganda, etc.

³ Roscoe, Bakitara, Banyankolé, Bagesu, III vol. (Mackie Expedition), 1922-1923.

⁴ Gen., XXX, 31 sq.

⁵ Banyankolé, pp. 15 et 16.

Ainsi vécut sûrement Israël, d'abord entre Mésopotamie et Égypte, ensuite circonscrivant ses mouvements entre Égypte et Chanaan, jusqu'à faire comme les rois du Ruanda et du Nyoro et jusqu'à installer dans les villes ses prêtres, ses juges et enfin ses rois ¹. L'analogie de cette morphologie sociale avec celle des Hébreux est profonde.

Elle n'est pas la seule. Ces tribus conquérantes ont, comme leurs voisines, qui ne sont pas entrées en composition avec d'autres, un culte de ce lait extrêmement prononcé. Sir James G. Frazer l'a rapproché comme nous du culte du gras et du maigre et on trouvera dans ces pages de nombreux faits ². Le rapprochement est parfaitement licite, d'autant plus que cette symétrie n'est pas isolée. Cependant Sir James Frazer a précisément tort d'écarter un peu vite la tradition dont nous avons vu Maïmonide se faire l'écho. Ces efforts d'une tribu, d'un clan, d'une nation, pour se différencier d'une autre sont normaux. C'est ici un trait de ressemblance de plus entre les divers rameaux de la souche sémitique, de Moab à Israël, et les divers clans pastoraux, ou Bahuma des Nkole et du Nyoro. Ceux-ci se distinguent entre eux précisément par la couleur de leurs bestiaux, par les interdits dont ils frappent les uns, par exemple, les vaches à marque rouge, d'autres les vaches à courtes cornes, d'autres la vache qui vient d'être saillie, d'autres les langues des vaches, etc. ³. Ainsi, le clan royal Nkole ne doit manger de mil que dans certaines conditions par rapport au lait, mais, en plus, une de ses sous-sections ne doit rien ajouter à ce qui est déjà en train de cuire : chaque chose doit être cuite séparément, à moins que la cuisson n'ait commencé ensemble ⁴.

D'autres règles remarquables de droit sont symétriques. Ainsi celle qui fait qu'Abraham a épousé sa sœur de père et qu'Isaac a également épousé Rébecca qui, en nomenclature classificatoire, porte le même titre de sœur de père. Elle a son équivalence ici. Le roi, le *mugabe kitara* épouse régulièrement sa demi-sœur. Le *mukama nkole* le peut. Au contraire, la sœur de mère joue un rôle très différent ⁵.

¹ M. Sulzberger, *The Status of Labour in Ancient Israël*, Dropsie College, 1923, a bien montré comment les Hébreux s'opposaient en tant que maîtres à des serfs sédentaires colonisés.

² Cf. Abrégé du Folklore de l'Ancien Testament, loc. cit. ; cf. *Année sociologique* 11, p. 190 ; 12, p. 145.

³ Cf. l'interdiction du tendon, Gen. XXXII, 32. Bakitara, pp. 14 et 16, Banyankolé, p. 5 sq.

⁴ M. Roscoe emploie le mot de *muziro*, qui veut dire interdiction de clan et le traduit ici, un peu avec exagération, par « totem ».

⁵ *Bakitara*, p. 152 ; *Banyankolé*, p. 58.

D'ailleurs les analogies sont sans fin. A tel point que pour les Masai, M. Merker a cru qu'ils avaient été influencés par quelques Juifs ¹.

Nous n'irons pas jusqu'à tâcher de nous représenter les raisons historiques de cette étrange ressemblance. L'unité des rameaux hamite et sémite de la race blanche commence à être admise. Il n'y a pas non plus grande difficulté à admettre de lointaines influences, ni à croire que des conditions semblables de vie produisent des effets semblables. Nous concluons simplement ceci : ces faits actuels prouvent la vraisemblance d'un bon nombre d'éléments dits légendaires, dans l'histoire des patriarches. Il y a encore des sociétés sémitiques qui vivent à la façon dont vivait Israël. Il y a encore des sociétés voisines, non sémitiques, dont des sections vivent à la façon dont Israël vivait parmi les autres races et parmi les Sémites païens.

Il y a encore une autre chose à conclure. Les vieilles doctrines romantiques sur la primitivité des pasteurs, sur leur infériorité vis-à-vis des peuples d'agriculteurs, doivent être reléguées à la resserre des *a priori* historiques tombés en désuétude. Les peuples pasteurs ont joué un rôle infiniment grand dès la fin du néolithique et ont été très souvent supérieurs aux sédentaires. Ils les ont souvent dominés stratégiquement dans leurs villes et leurs champs, et les ont souvent vaincus non seulement par force, mais encore en richesse, en commerce et en industrie.

Fin de l'article.

¹ Voir discussion de Merker, *Masai*, dans *Année sociologique*, 9.